

Première Année.

centimes.

Numéro 19

L'ENTR'ACT

ÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMAIN

BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE,

COMMERCE, INDUSTRIE.

ABONNEMENTS :

Un an.	Six mois.
3'	1' 75

INSERTIONS :

Annonces. . . .	75° la ligne.
Réclames. . . .	1' —

(Les M...

rendus).



Périgueux, 6 Novembre 1886.

MONSIEUR DOUAT.

*Du harnois de tambour-major
Revêtu pour la circonstance,
Maître Douat, chamarré d'or,
Nous a fait rire à pleine panse.
Des succès il a bonne part,
Car, quoi qu'il dise ou quoi qu'il chante,
Qu'en l'appelle Raab ou Choppart,
Sa verve est fort d'espilante.*

Ah !

*C'est un amusant Monthabor
Que Douat le tambour-major !*

*Ayant très bien su mettre à flot
Sa barque directoriale,
Avec du bonheur dans son lot,
Il pourra dorer sa timbale.
Vraiment, nos bons Périgourdiens
Lui feront de belles recettes ;
Il verra s'emplir ses gradins
De nos pschutteux, de nos coquettes...*

Ah !

*C'est un très malin Monthabor
Que Douat le tambour-major !*

*Nous souhaitons bien franchement
Que parmi nous jouant à l'aise,
Il incarne agréablement
Et longtemps la gaieté française.
Il aura de nombreux amis,
Car, sous sa jayeuse bannière,
En gaillard habile il a mis
Plus d'une aimable cantinière.*

Ah !

*C'est un avisé Monthabor
Que Douat le tambour-major !*

ZIG.

UN MARI NAÏF.

Séraphin Moulinard s'était assis pendant vingt ans devant le même bureau, pendant vingt ans, modeste employé du chemin de fer, il avait gratté du papier, confectionné des lettres d'avis, aligné des chiffres tout en rêvant une existence de Sardanapale, des orgies de pêche à la ligne sur les bords de l'Isle, des journées paresseuses assis sous les arbres touffus de Tourny, loin des tracasseries de ses chefs, affranchi des tortures de l'heure réglementaire, de l'amende impitoyable, cette terrible épée de Damoclès dont les menaces incessantes avaient fait tomber un à un ses cheveux et dénudé son crâne. Il avait bien quelquefois songé aux douceurs de l'hymen, entrevu dans ses rêves une femme idéale entourée d'une troupe de bébés qui lui grimpaient aux jambes et le délassaient des monotones fatigues de son travail ; mais il avait bien vite chassé ces fallacieuses images. Ses faibles appointements ne lui permettaient pas un pareil luxe, lui qui, pour arriver à la fin de chaque mois, était obligé, selon l'expression adoptée, de tirer le diable par la queue, et il s'enfonçait stoïquement dans sa coquille de célibataire à perpétuité.

Enfin le sort lui sourit. Un héritage inattendu lui tomba comme du ciel. Ses rêves allaient devenir des réalités. Inutile de dire qu'il eut tôt donné sa démission et qu'il se précipita à corps perdu dans la liberté... Combien lui parurent douces les premières journées !... quels repas pantagruéliques consommés au Chapon Fin !... que de pipes bourrées et vidées devant une chope de bière à la porte du *Café de Paris* !... Hélas ! la satiété arriva bientôt... Peu à peu le vide s'était fait autour de lui depuis que ses habitudes étaient bouleversées, l'ennui s'en mêla et l'idée du mariage lui revint... Après tout, pourquoi ne me marierais-je pas ? se disait-il un matin en arpentant sa chambre et en lançant des regards obliques et interrogateurs dans sa glace... Sacrebleu ! je ne suis pas trop dégradé, je pourrais bien plaider encore, que diable !... que c'est triste un vieux garçon !... quelle vie énervante !...

Il avait à peine fait ces réflexions qu'une fenêtre en face de la sienne s'ouvrit et encadra la plus jolie tête brune qu'aient jamais portée épaules blanches et rondes de jeune fille.

Armande, modeste en chambre, habitait depuis deux jours seulement le quartier, ce qui explique pourquoi Moulinard ne l'avait pas encore remarquée.

Il resta un instant dans le plus inexplicable

ravissement. Jamais il n'avait rien vu de plus exquis, de plus suave, de plus piquant que ce petit nez retroussé tout plein de malice, que cette bouche arrondie où brillaient des petites dents de nacre. Le soleil mettait des teintes d'or dans ses cheveux ébouriffés, ravivait l'éclat diamenté de ses yeux et donnait un certain relief à sa beauté.

Elle allait, venait dans sa chambre, plongeant de temps à autre un regard dans la rue, et il y avait dans l'ondulation souple de ses membres une sorte de grâce féline pleine de promesses et de séductions. Chaque fois qu'elle se penchait, son petit fichu de dentelle fuyait ses épaules et montrait, dans l'encadrement de sa chemisette, aux yeux ravis de Moulinard, des rondeurs veloutées, miroitantes comme le marbre le plus pur, qui lui donnaient des frissons de volupté.

Armande avait déjà jeté quelques bribes de son bonnet par-dessus les moulins, et la coquette ne manqua pas de s'apercevoir de l'impression qu'elle avait produite sur le célibataire. Elle eut pour lui des mines calines et provocantes.

Pendant plusieurs jours, Moulinard avait fait des efforts inouïs pour se contenir ; mais son cœur lui échappait, se dilatait et s'épanouissait aux rayons des beaux yeux de sa voisine. Un soir, n'y tenant plus, il refit le nœud de sa cravate, allongea ses manchettes, et, l'œil brillant, la joue empourprée, courut se jeter aux pieds de la sirène, lui offrant son cœur, sa main et ses dix mille livres de rente.

Armande, toute surprise, vit tout à coup s'ouvrir devant elle des perspectives rêvées et s'empressa d'accepter.

Aujourd'hui Séraphin Moulinard se considère comme l'être le plus heureux de la création. Sa petite femme est expansive, caressante avec lui et prend des airs de colombe effarouchée quand un galant l'approche de trop près. Pour lui, c'est un ange de vertu, de dévouement. A le voir maintenant le front épanoui, le regard radieux, la lèvre souriante, on ne reconnaît plus le morose employé toujours en bisbille avec ses chefs, avec le public et tout ce qui l'approche. Il est aimable pour tout le monde et, en homme modèle, il accueille avec bienveillance les invités de sa femme. Sa maison ne désemplit pas ; les fêtes s'y succèdent et on y dine à l'avenant.

Anatole Trufard, l'élève pharmacien du coin, est de toutes les réunions. Il est grand, blond, ni beau ni laid, avec cela un peu artiste et grand amateur du cotillon, qu'il conduit avec un entrain admirable ; en un mot, c'est le boute-entrain et l'éperon du plaisir. Séraphin l'a pris en grande amitié, rit de ses facéties et l'a au moins quatre fois par semaine à sa table. Abuse-t-il de cette amitié ? Au dire de certains, il est l'amant d'Armande. Le mari n'y voit que du bleu, et les petits mots lancés à l'oreille, les chuchotements malicieux vont leur train.

Appelé il y a peu de temps à Paris pour une affaire d'intérêt, Moulinard veut amener sa femme, mais elle a ce jour-là une névralgie de commande. A peine était-il parti qu'Anatole entra dans la maison de son ami comme un locataire dans ses meubles, endossait sa robe de chambre, coiffait son bonnet grec et, tout en fumant les panatellas de l'amitié, réparait avec l'ardente jeune femme les lacunes que faisait à leur amour la contrainte journalière.

Il n'y a pas de bonheur parfait. L'existence de Séraphin Moulinard était trop heureuse pour ne pas subir le sort des plus belles choses. L'amour et l'amitié remplissaient toute sa vie ; un envieux voulut détruire cette félicité.

Il n'y avait pas vingt-quatre heures qu'il était à Paris lorsqu'il reçut une lettre qui le mettait au courant de la conduite de sa femme.

A ce coup inattendu, Moulinard entendit un horrible tocsin bourdonner dans sa tête ; il ne pouvait en croire ses yeux... Il était écrasé, anéanti, foudroyé... Armande, sa femme bien-aimée, son idole, sa perfection n'était plus qu'une vulgaire courtisane... Non, cela ne pouvait pas être, Anatole, son ami, son frère, le trahissait, lui Moulinard, qui lui avait si souvent ouvert sa bourse et son cœur, qui n'avait aucun secret pour lui !... quel réveil affreux !... Après tout, il verrait bien... au diable les affaires... Aussitôt il boucla sa malle d'une main fébrile, héla un cocher de fiacre qui le conduisit à la gare d'Orléans, et, la tête pleine d'idées cornues, comme dirait Rabelais, arriva enfin à Périgueux.

Il était midi. Les persiennes de la chambre d'Armande, à demi fermées, tamisaient une douce lumière qu'adoucissait encore l'épaisseur des rideaux de satin. La jeune femme, enveloppée d'un peignoir de cachemire rose, le corps paresseusement étendu sur une causeuse, laissait reposer sa mignonne tête sur l'épaule d'Anatole. Ce n'étaient entre les deux amoureux qu'échange de tendres baisers, que doux serre-

ments de mains, que ramages d'exquises serinnettes.

Il y avait deux heures qu'ils se disaient sur tous les tons ces mots divins : « Je t'aime !... » quand ils entendirent les marches de l'escalier crier sous des pas précipités... Armande pâlit, se troubla, Anatole courut dans tout l'appartement, comme une souris aux abois, et s'éclipsa bientôt tout affolé dans un couloir. Un balcon était à l'extrémité et, pendant qu'il enjambait l'appui de fer pour sauter dans le jardin, le mari, le front tout emperlé de sueur, pénétrait comme une bombe dans la chambre.

Il marcha d'un pas saccadé, les poings fermés et en jetant un regard investigateur dans tous les coins et recoins. L'ingénuité de sa femme, le calme de ses grands yeux noirs, tout semblait le convaincre de son innocence ; aussi demeura-t-il un instant muet, stupéfait, et, comme le grondement d'un orage qui passe, les éclats de sa colère s'éteignaient dans son cœur et les mots débouchaient dans sa gorge.

La jeune femme courut à lui pour lui faire un collier de ses bras caressants ; mais ce transport de tendresse réveilla dans le cœur du jaloux un dernier reste de fureur, et il la repoussa d'un geste nerveux et brutal.

Armande reçut cette boutade sans broncher. Elle ne répondit pas ; mais sa bouche s'était plissée et ses petites dents mordillèrent le bord de ses lèvres. Ensuite, elle se laissa tomber sur la causeuse qu'elle venait de quitter, battant la mesure avec ses pieds et toisant d'un regard froid son mari, ayant l'air de lui dire : « J'attends ! »

Ils demeurèrent un instant ainsi. Elle fière, arrogante, lui, le buste droit, la tête haute et dans la surexcitation qui suit une brusque et violente attaque de jalousie. Mais la situation ne s'était nullement détendue : tantôt il s'animait et qualifiait sa femme d'épouse infidèle. Celle-ci voulait protester, mais il extirpa aussitôt de sa poche la lettre délatrice.

Armande la lui arracha d'un tour de main et, tout en la lisant, fit glisser ses yeux par-dessus le papier pour voir la mine du jaloux. Le moment était critique ; il fallait au plus vite se tirer de là ; mais Armande était femme jusque dans le bout des ongles, femme avec toutes ses ressources. Une idée lumineuse traversa aussitôt son esprit, et elle partit d'un éclat de rire si franc, si sonore, que Moulinard se sentit désarmé.

— Il faut que vous soyez bien peu clairvoyant, monsieur mon mari, dit-elle, pour n'avoir pas connu mon écriture sous ce déguisement maladroit. Je m'ennuyais seule, éloignée de vous et j'ai voulu, par ce petit stratagème, hâter votre retour et mettre votre confiance à l'épreuve. Séraphin, tu es un ingrat... tu ne m'aimes plus...

Puis, elle se détourna et ensevelit son front dans ses deux mains qu'elle inonda de larmes.

Moulinard la regarda d'un air convaincu. En retrouvant sa femme innocente, il voyait s'ouvrir devant lui plus belles que jamais les perspectives de son amour et de sa félicité intérieure. Son courroux olympien calmé, il prit d'un mouvement brusque les deux mains d'Armande, l'embrassa avec fougue et s'excusa de l'avoir indignement rudoyée ; mais, elle se fit longtemps prier avant de pardonner.

Depuis lors, la plus grande harmonie règne dans le ménage, et l'ami Moulinard met tout en œuvre pour faire oublier à l'ami Anatole ses horribles soupçons.

JEAN DE L'ICARIE.

REPROCHES.

Je n'ai rien oublié de ce que vous me dites. Voilà cinq ans bientôt, par un beau soir d'été, Et ! vous ne savez pas le mal que vous me fîtes, Alors qu'au monde seul, c'est vous que j'ai fêté.

« Je ne puis plus aimer, disiez-vous, ma mignonne, Comme vous le voulez ; mon âge et les chagrins M'ont fait un cœur de pierre et les bonheurs qu'il donne Ne viennent pas de vous... Ainsi va le destin ! »

J'ai trop souffert d'aimer lorsque j'avais votre âge, Une enfant comme vous, vous ressemblant un peu : Elle avait comme vous la pâleur du visage Qui fait valoir les yeux bleus et tout pleins de feu. »

« Ah ! vous l'avez aimée. Alors qu'est devenue Cette adorable enfant dont vous parlez souvent ? » « Fillette ! ne ris pas ! Dans la grande avenue D'un lointain cimetière, elle dort pour longtemps ». »

Alors, depuis ce jour, respectant votre peine, Pas jalouse du tout d'un amour si constant, Avec vous je pleurais, quand, aux bords de la Seine, Je vous la rappelais, moi qui vous aimais tant.

Puis très loin dans les bois, vous me disiez des choses Qui me prenaient au cœur, car vous aviez ma foi,

Et je vous écoutais ! mes joues devenaient roses
Après nos longs baisers ! Pourtant ce n'est pas moi

Que tu choyais ainsi ; mais ton âme ravie
S'envolait dans mes bras vers tes mortes amours !
Dans tes yeux noirs alors passait toute la vie
Et tu t'agenouillais, mains jointes et toujours

Cherchant dans mon sommeil la même ressemblance,
Tu chuchotais tout bas au chevet de mon lit,
Un nom jadis aimé qui de ton cœur s'élance
Et vient jusques à moi que ton rêve embellit.

Et puis je m'appliquais, désirant ta caresse
Pour lui mieux ressembler à faire doux mes yeux...
Amère était ma joie et douce ma tristesse ;
Et c'est toi seul pourtant qui m'as montré les cieux.

ESTELLO.

PASSÉ MIDI !...

J'ai lu hier, dans une petite feuille impériale de Paris, une nouvelle nécrologique qui a réveillé en mon esprit tout un monde de souvenirs. Cette nouvelle était pourtant très laconique et je puis la citer ici ; la voici :

« Nous apprenons avec regret la mort M. Marc Henfave, ancien receveur de l'enregistrement, qui, depuis l'avènement de la République, vivait retiré à Saint-Mandé, où il ne comptait que des amis. M. Henfave avait longtemps servi l'Empire, et il conservait pour ce régime, cher à son cœur, un culte tout particulier. Son plus grand plaisir était de causer du gouvernement impérial et des grandes et belles améliorations dont Napoléon III sut doter la France. »

N'en déplaise à la petite feuille parisienne en question, nous avons connu Marc Henfave et nous pouvons en causer aussi savamment que l'auteur des lignes qui précèdent.

Le défunt était un bon et joyeux drille, qui a laissé dans la Dordogne des souvenirs assez piquants. Il fut même, dans notre département, le héros d'une aventure que nous allons risquer dans l'Entr'acte, en priant nos lecteurs de ne pas la rééditer devant les dames... sans que celles-ci se soient préalablement munies d'un éventail ou de l'intéressante petite feuille de ce nom qui, à la rigueur, leur servira à dérober le rouge que ce récit ne saurait manquer de leur faire monter au front.

C'était vers 1868 ou 1869. Après avoir fait, non sans gloire, la campagne d'Italie... après avoir longtemps amusé, par ses jovialités, le 101^e régiment de ligne, où il servait comme sous-lieutenant, le bel Henfave éprouva le besoin de prendre sa retraite. Quelques-uns de ses amis, bien placés dans la faveur du souverain, obtinrent pour lui — Dieu sait comme ! — un bureau d'enregistrement de troisième classe dans un de nos plus riches arrondissements. Henfave accepte sans trop réfléchir qu'il n'est nullement préparé à semblable besogne ; et, sa nomination en poche, débarque, un beau soir, dans son bureau, où il était impatientement attendu. Il se couche aussitôt et rêve aux moyens de se faire bien venir de la nouvelle clientèle avec laquelle il va se trouver en contact.

Le lendemain matin, les contribuables, qui ont appris son arrivée, commencent à carillonner à sa porte. Mais le nouveau fonctionnaire avait un défaut, un tout petit défaut : il n'aimait pas à se lever de bonne heure ! Il fait donc longtemps la sourde oreille. Drelin, drelin, drelin ! la sonnette continue à tinter. Enfin, impatienté, il sort de son lit, court à la fenêtre, qu'il ouvre à deux battants, retrousses sa chemise et montre aux contribuables attroupés... tout autre chose qu'une cote de contribution ; puis, exhibant enfin son visage, leur adresse ces simples mots :

— Quand vous viendrez avant midi, c'est tout ce que vous verrez de moi... Tenez-vous le pour dit !

A quelque temps de là — cette incartade ayant fait du bruit — Marc Henfave craignait pour sa place, quand le préfet d'alors, qui n'était autre que le regretté M. de Saint-Pulgent, se trouvant en tournée de révision, vint à passer dans la localité. Vite notre jovial fonctionnaire court chez le maire, auquel il avait déjà offert plusieurs bons cigares, et lui demande d'obtenir pour lui une audience du premier magistrat du département. Le maire s'étant acquitté de cette commission :

— Soit, répondit spirituellement M. de Saint-Pulgent. Je consens à voir M. Henfave ; mais... passé midi !...

L'ancien lieutenant du 101^e en aurait fait bien d'autres ; mais il ne resta pas longtemps dans notre département. On craignait sans doute en haut lieu qu'il y fit oublier le légendaire Romieux, et on s'empressa de le renvoyer à Saint-Mandé... où il est mort.

ZANZIBAR.

LE QUIPROQUO DE M^{lle} AURORE.

Le duel Ruffin, publié dans le numéro 16 de ce journal, et qui produisit, dans le temps, une certaine sensation à Périgueux, donna lieu, en outre, à plusieurs aventures, à celle-ci, particulièrement :

Il y avait à cette époque, dans notre ville, un professeur de langues nommé Benoit à qui ses habitudes d'ivrognerie avaient fait perdre sa place au collège, et l'avaient déconsidéré même aux yeux de ses élèves, dont il reçut divers surnoms, entre autres celui de Ruffin, nom odieux en ce moment à cause de la conduite de celui qui le portait et qui donna lieu à un quiproquo assez plaisant. Le besoin, pour se maintenir, de garder une certaine mesure, avait pourtant un peu retenu Benoit sur la pente où il aurait tout-à-fait glissé autrement, et il avait pu arriver à 51 ans en vivant de ses leçons dans les pensionnats et les écoles ; mais il y avait gros à parier que l'âge étant là, il allait n'avoir plus d'occupation et se trouver sans pain.

Un jour qu'il contait ses peines, un ami de café semi-plaisant, semi-sérieux lui dit :

— Vous devriez imiter ce personnage de nos caricaturistes qui, comme vous, n'ayant ni sou ni maille, ni cheveux ni dents, s'écrie : « Dans la situation où je me trouve, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de me marier. » Inspirez-vous de son exemple, mariez-vous.

— Me marier ! mais avec qui ?

— Avec M^{lle} Aurore. — M^{lle} Aurore ? Connais pas. — Une fille de 50 ans environ, très verte encore : 3,000 fr. de rente. — Mais quel accueil me fera-t-elle ? — Je ne le sais ; essayez toujours.

Il essaya, et n'eut pas à se plaindre de la manière dont il fut reçu. Voici un échantillon du langage tenu dans la première entrevue :

— Dites donc, monsieur Benoit, êtes-vous amoureux de moi ? — Pas encore, mais je sens que je suis en train de le devenir. — Avez-vous des rhumatismes ? — Est-ce que vous croyez qu'ils feraient le bonheur de notre ménage ? Dans ce cas, je regretterais de n'en pas avoir. — Fumez-vous ? — Un peu, mademoiselle, mais si cela vous déplaît... — Aimez-vous les jolies femmes ? — Ah ! mademoiselle, si je ne les aime pas, me verriez-vous ici ? Il ajouta à part : Elle me pose de singulières questions... — Monsieur Benoit... joli nom, Benoit !... vous n'avez pas de maîtresse ?... — Oh ! mademoiselle, on a des mœurs, que diable ! — Ah ! vous êtes de si mauvais sujets, messieurs les hommes... Quelles préférez-vous, les femmes maigres, ou bien... celles qui... vous me comprenez... Et en parlant ainsi la vieille demoiselle élevait la main à la hauteur des seins. — Il faut en tout une sage mesure, mademoiselle, répondit Benoit, à qui un simple coup d'œil avait appris que, chez M^{lle} Aurore, tout était traité avec modération. — Monsieur Benoit, vous êtes un esprit réglé, à ce que je vois. Je vous autorise à continuer vos visites, tout en me réservant de prendre le temps de vous mieux connaître avant de me décider à vous accorder ma main.

Le lendemain Benoit revit son ami et lui raconta ce qui s'était passé dans la première entrevue ; M^{lle} Aurore était certainement fort excentrique, il se trouverait néanmoins heureux d'en pouvoir faire sa femme.

Mais le pauvre Benoit devait passer par des épreuves avant son mariage. A la seconde entrevue M^{lle} Aurore lui reprocha d'être pauvre.

— Comment se fait-il, lui demanda-t-elle, que vous vous trouviez ainsi dénué de tout ? — Mademoiselle, répondit-il, voici pourquoi : ma vie entière fut vouée au culte de la vertu, la vertu seule eut de l'empire sur moi. Or, s'il est deux ennemis qui resteront éternellement irréconciliables, c'est à coup sûr la vertu et l'argent... — De telle sorte que si vous êtes sans le sou, c'est uniquement parce que vous êtes vertueux ; mais votre culte pour les petits-verres, monsieur Benoit, est-ce qu'il fait partie de celui que vous rendez à la vertu ?

Benoit se trouvait pris ; mais il avait affaire à une personne indulgente où qui était déjà décidée, et l'orage passa.

A la troisième entrevue, les choses faillirent tourner à mal. Sur un rapport qu'on lui avait fait (sous forme de lettre anonyme), elle accusa Benoit d'avoir une maîtresse, et, circonstance aggravante, cette maîtresse aurait été, disait-elle, de celles qui ne sont pas maigres, au contraire.

Ainsi Benoit était atteint et convaincu d'une duplicité bien coupable, puisque non-seulement il s'était prétendu sans maîtresse, mais encore il avait fait une profession de foi mensongère,

en disant qu'il préférerait aux autres les femmes qui ne sont pas grasses.

Pourtant Benoit parvint à calmer M^{lle} Aurore en protestant contre l'accusation de toutes les forces de son âme, et elle lui posa un peu après une question à la suite de laquelle l'accord entre les deux futurs se trouva complet.

— Monsieur Benoit, dit-elle, vous ai-je fait visiter la pièce que je vous destine si vous venez mon mari ? — Mais ce sera, j'espère, la pièce que vous habiterez vous-même. — Le jour, oui... — Le jour ! comment, le jour ! nous aurions deux chambres, celle de monsieur, celle de madame ! Ah ! mais, je m'y oppose ; si je vous épouse, c'est pour ne vous quitter... jamais !

Cette bouillante ardeur fit sourire M^{lle} Aurore, qui acheva de pardonner.

Jusqu'ici Benoit s'était assez bien tiré des embarras qui lui avaient été suscités ; il allait subir un dernier assaut, et ce ne serait pas le moindre. On a vu que les tracasseries étaient toujours provoquées par quelque lettre anonyme ; c'est encore une lettre anonyme qui donna du tintouin à Benoit. Dans cette lettre, l'auteur — que plus tard Benoit sut être son ami de café, celui qui lui avait suggéré l'idée du mariage tout en se réservant sans doute de s'amuser aux dépens des deux futurs, — l'auteur, dis-je, comparait Benoit à Ruffin, et, plaçant le premier sur le même pied que le second, il présentait Benoit comme impropre au mariage ; Dieu sait à quelle préoccupation cette insinuation livra l'esprit de mon héroïne !

Elle allait interroger Benoit, et, à la moindre hésitation à répondre, dehors !

Benoit ne s'attendait pas à l'orage qui menaçait sa tête. Aussitôt entré, elle ne lui donna pas le temps de respirer.

— Monsieur, fit-elle, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez eu un duel dans votre jeunesse ?

Au ton, à l'animation de la vieille demoiselle, Benoit comprit la gravité de la situation sans en soupçonner les causes. Jugant prudent de parler avec franchise, il répondit :

— C'est vrai, mademoiselle ; mais quelle était la nécessité de vous en parler, je ne la vois pas bien.

— Monsieur vous avez été blessé dans ce duel ?

— Bien peu, une simple égratignure.

— Une simple égratignure ! Est-ce bien une simple égratignure que vous avez reçue ?

— Oui, mademoiselle, une éraflure à la poitrine, une blessure guérie en huit jours.

— Enfin, on vous a donné un sobriquet dont je ne me souviens pas... aidez-moi à le chercher...

Et en parlant ainsi, la vieille demoiselle, qui avait un éventail à la main, car on était en été, le tenait de manière à se cacher la figure.

— Que je cherche un sobriquet... qu'on m'a donné... Mais je ne me connais pas de sobriquet, mademoiselle... non... je ne m'en connais... Ah ! si, au fait, je m'en sais un... celui de Ruffin.

— Oh ! fit la vieille fille en se cachant précipitamment le visage.

— Qu'avez-vous, mademoiselle ? demanda Benoit avec sollicitude.

— Une émotion, monsieur... je n'ai pas été maîtresse de moi...

— Comment ! à cause du nom de Ruffin ?

— Encore ! monsieur Benoit ! s'écria M^{lle} Aurore en répétant son jeu d'éventail.

— Eh bien ! quoi ! que voyez-vous dans le mot de Ruffin ?

— Je n'y vois rien, monsieur, mais ce mot... m'alarme... je ne sais pas pourquoi il vous a été donné... il m'alarme tout de même... Voyons, monsieur Benoit, pourquoi vous a-t-on surnommé... comme vous venez de dire ?

— Ruffin ?

— Ah ! monsieur Benoit ! Je ne vous ai pas demandé de répéter ce mot, mais de me dire pourquoi il vous a été appliqué ?

— On dirait, mademoiselle, que ce nom vous effraie. Je ne trouverais rien d'étonnant à cela si je méritais qu'on me l'eût infligé ; mais je ne suis pas, grâce à Dieu, comme Ruffin, un suborneur, je me suis toujours conduit loyalement envers les femmes, et si quelque méchant élève m'a donné jadis ce sobriquet ridicule, que la faute en retombe sur lui, non sur moi !

— Tenez, monsieur Benoit, on ne me trompe pas longtemps, moi, et je vous préviens que quoique je sois de bonne composition, jamais je n'épouserai un homme que l'on a pu appeler... Ruffin !

— Mais, mademoiselle, je n'ai rien de commun avec cet homme, je le répète, et je ne comprends pas pourquoi vous refuseriez l'offre que je vous fais de bien bon cœur de devenir votre mari, sous le prétexte qu'un polisson m'a donné pour sobriquet le nom d'un misérable !

— Eh ! monsieur, c'est parce que sans doute vous avez plusieurs points de ressemblance

avec ce.... Ruffin... parce que vous avez eu un duel comme lui.... que vous avez été blessé.... peut-être comme lui....

— Comme lui, moi ! blessé comme Ruffin !... Ah ! je comprends maintenant... Mademoiselle, ne vous fâchez pas, laissez-moi rire tout à mon aise.... Oui, vraiment, il y a de quoi rire, et la méprise est bonne !

— Monsieur, ne riez pas, je ne ris pas, moi, et vos dénégations sont trop intéressées....

— Pour que vous y ayez confiance, bien ; mais j'espère que vous en croirez la parole d'un galant homme : je n'ai rien de commun avec Ruffin, je vous le jure sur ce qu'il y a de plus sacré !...

Le ton de bonne foi avec lequel Benoit lui parlait finit par gagner la vieille demoiselle, qui comprenait vaguement qu'elle et lui étaient dupes d'un mystificateur.

Ce fut la dernière tracasserie que Benoit eut à supporter. Peu de temps après il épousait M^{lle} Aurore.... et ses 3,000 fr. de rente.

Jean DE LA LIMOGÉANNE.

LE COPURCHIC.

« Inventons ! Inventons quand même !
« Du nouveau, toujours du nouveau !
« Nous voulons la mode suprême :
« Nous ferons grand ! nous ferons beau ! »

Ainsi parle l'Aréopage,
Le trio du superbe clan !
Je n'insiste pas davantage ;
Ecoutez Guy, Gaston, Gontran :

« Oui, nous voulons changer le monde !
« Ici-bas tout est par trop vieux,
« Nous nageons dans l'erreur profonde ! »
— Beaux jeunes gens, ferez-vous mieux ?

— Réformons ! réformons encore !
— Ah ! messieurs, où donc allez-vous ?
Calmez le feu qui vous dévore,
Ou je vais vous traiter de fous !

En vain, je n'y voudrais pas croire,
Tous mes regrets sont superflus,
Le fait est vrai, c'est de l'histoire :
Le monde bécarre n'est plus !

C'est donc vrai, les plus belles choses
Durent l'espace d'un matin,
Le bécarre, comme les roses,
Tombe sous les coups du destin !

Bécarre vient de disparaître,
Son règne a trop duré, dit-on ;
Le copurchic, vient de nous naître....
Le copurchic c'est le bon ton !

Et nos inventeurs minuscules
En vain fouillent leurs cerveaux creux,
Ils accouchent de ridicules !
Plaignons ! plaignons ces malheureux !

Et l'on voit sur nos promenades
Défiler du matin au soir
De véritables mascarades :
C'est le copurchic ! c'est l'espoir !

Et le copurchic fait des mines,
Le beau sexe entre dans le clan :
— Mesdames les Périgourdines,
Où donc est le bon goût d'autan ?

On voit — quelle triste surprise ! —
Nos femmes se coiffer de tours
Plus hautes qu'un clocher d'église :
C'est la coiffure de nos jours !

On porte des choses étranges,
Des ballons, derrière et devant !...
O femmes ! vous fûtes des anges,
Hélas ! qu'êtes-vous maintenant ?

Si mes paroles sont cruelles
Excusez ma sincérité :
Ne doit-on pas, mesdemoiselles,
En tout dire la vérité ?

Messieurs, venez que je vous fasse
Un petit bout de compliment ;
Crac ! voilà ma plume qui casse !
C'est de rage certainement.

Votre copurchic qu'il s'éveille,
Nous le condamnons au trépas !
Ce que vous appelez merveille,
Le monde sage n'en veut pas !

Quoi ! vous posez pour l'élégance,
Pour la coupe de vos vestons ?
Eh bien ! là, vrai, sans médisance,
Vous êtes dans l'erreur, mes bons !

Eh ! que nous importe la coupe
De votre veston écriqué ?
Que dans une longue chaloupe
Votre pied se soit embarqué ?

Portez des chapeaux à sonnettes,
Un pardessus jaune-serin ;
Mettez des grelots aux manchettes,
On rira sur votre chemin !

Si ça vous plaît, c'est votre affaire ;
Mais, nous dire : c'est le bon ton,
Ainsi que nous il faudra faire....
Non, non, messieurs, mille fois non !

Et votre beau vocabulaire,
Où donc, messieurs l'avez-vous pris ?
Je ne dis rien ; mieux vaut me taire ;
N'est-ce pas ? vous m'avez compris.

Ecoutez les conseils d'un sage,
Mes amis Guy, Gontran, Gaston,
Ne poursuivez pas ce voyage :
Vous allez droit à Charenton !

LE TROUBADOUR.

LA CHANCE DE FILEMPART.

Un numéro de l'*Intermédiaire conjugal* traînait sur la table du café. Ce fut une révélation pour le notaire, qui envoya, séance tenante, une lettre ainsi conçue :

« Monsieur Lecrochu, 46, rue... Paris.

» Ma nièce n'est ni riche, ni jolie... j'en considère le placement comme très difficile et vous promets une commission importante en cas de succès. Je n'exige du prétendu que l'honorabilité et une situation bien assise. Expédiez dès que vous aurez trouvé. Je traiterai de gré à gré la question financière.

» Signé : M^e GIBASSIER,

notaire à Etampes. »

Courrier par courrier, l'agence répondit :

« Monsieur,

» L'organisation sérieuse de notre maison nous permet de donner suite aux demandes les plus modestes... Dès cette semaine, nous vous adresserons un jeune homme des plus honorables, ayant lui-même quelque fortune.

» Veuillez d'abord revêtir de votre signature l'engagement ci-joint et nous le renvoyer sans délai. Il a trait à nos honoraires qui s'élèvent, comme vous le verrez, au 3 p. 100 de la dot totale.

» Toujours à vos ordres.

» LECROCHU. »

Et, en effet, dès le surlendemain, Filempart débarquait à la gare.

Le digne jeune homme s'était présenté la veille à l'agence Lecrochu, connue surtout comme bureau de placements. Les mariages n'étaient qu'une des nombreuses spécialités de la maison. A temps perdu, on s'occupait encore de recouvrements véreux, on renseignait les maris inquiets, etc., etc.

Filempart expliqua son affaire en deux mots : garçon au restaurant du *Gigot cuit à point*, il avait quitté son patron à la suite d'une discussion. Mais après huit jours de noces, il se trouvait sans un sou vaillant. Très joli de jouer les Androclès, ajoutait-il ; seulement il faut vivre, et tout le monde ne trouve pas un lion pour vous tirer cette épine du pied. A tout prix il lui fallait trouver une nouvelle place...

— Voici ! dit Lecrochu, après avoir regardé les certificats ; j'ai deux commandes pour Etampes : un gendre chez Gibassier, ce n'est pas votre affaire ; et un domestique chez Sanguinède, le maire. Passez au guichet n° 6 ; on vous donnera une lettre d'introduction auprès de ce dernier.

Filempart s'approcha du plumeau qui trônait au 6, un vieux bohème qui n'avait plus qu'une passion : le gros bleu, et dont les idées manquaient souvent de lucidité. Si bien qu'il s'empêtra dans les commandes, et expédia le client chez maître Gibassier.

On devine la scène bizarre qui s'ensuivit.

Le notaire, voyant en Filempart le mari annoncé, le reçut à bras ouverts.

— Diable ! se dit notre héros ; c'est bien poli pour un patron... pour sûr cet animal-là n'a jamais eu de domestique... c'est encore un parvenu, un enrichi, quoi !...

— Excusez-moi de vous recevoir sans cérémonie, continuait le notaire... mais je suis en train de bâcler un acte de mariage fort pressé... c'est ma spécialité, les contrats de mariage !... J'arrange ça comme pas un ! je vous le lirai... vous verrez.

— Tout ça, se dit Filempart méfiant, c'est pour éviter la question des gages. Pardon, monsieur, je ne suis pas intéressé, mais je serais bien aise de savoir...

Le notaire. — Bon, bon ! ça n'a pas d'importance. Ma femme disait quarante, mais nous irons jusqu'à quarante-cinq. (Le notaire parle naturellement de 45 mille fr.)

Filempart (bondissant). — Quarante-cinq mille francs et ma bouteille chaque jour ?

Le notaire (distrain). — Oui ! oui ! l'important est que vous rendiez ma nièce heureuse.

Filempart. — Hein ! que je rende heureuse ?

Le notaire (vivement). — Ah ! oui ! c'est la

condition *sine qua non*, vous savez ! Je veux que vous soyez pour elle aux petits soins.

Filempart (pudique). — Dame ! je serai pour elle comme pour tout le monde.

Le notaire. — Ah ! non ! ah ! non ! (riant) Voyons ! un gaillard comme vous, ça ne vous fait pas peur. D'ailleurs, nous serons accommodants sur les autres questions... ainsi motus sur les peccadilles du passé...

Filempart. — Mais j'ai des certificats.

Le notaire. — C'est bon ! c'est bon ! Pardon de vous laisser un moment, mais je tiens à vous présenter ce soir à quelques notabilités, mes amis. Je vais les inviter à venir prendre le thé chez moi. En attendant, allez faire un tour au jardin... Je vais vous annoncer à ma nièce comme un ami d'enfance. Elle ira vous tenir compagnie, et vous commencerez à lui faire un brin de cour. Surtout ayez l'air de ne rien savoir.

Filempart, de plus en plus ahuri, descendit au jardin, où Mlle Alice le rejoignit bientôt. Dame ! il n'y alla pas par quatre chemins !... La jeune fille n'était pas jolie, jolie, mais enfin, elle avait 20 ans à peine et était suffisamment appétissante... D'ailleurs, la consigne était bien nette, et Filempart fut consciencieux... Quand ils entrèrent dans la salle à manger, où les intimes attendaient le dîner, Alice était rouge, mais rouge...

« Tiens, s'écria un des invités, en reconnaissant le jeune homme ; Antoine, que diable fais-tu ici ? »

— M. de La Roublardière ! s'écrie Filempart. Mon premier patron ! Oh ! je vous reconnais bien !... Sans reproche, votre maison était une vraie boîte pour les domestiques... Ce n'était pas comme ici... Je suis à tu et à toi avec le père Gibassier... Demandez-lui comme il traite ses domestiques...

On devine la scène qui s'ensuivit. Tout se découvrit et le notaire, qui avait annoncé à tout le monde l'arrivée d'un gendre sans pareil, en fut pour sa courte honte... Dans le pays, on en fit des gorges chaudes pendant six mois.

Inutile d'ajouter que Filempart n'en épousa pas moins Mlle Alice. Il était trop tard pour reculer après la scène du jardin.

FANTAZIO.

ÉCHOS ET POTINS

L'âge des femmes :

Mme X... veut absolument passer pour une jeune personne, bien qu'elle ait depuis longtemps frisé la quarantaine.

On parlait, devant elle, d'une autre dame qui a la même prétention :

— Quand je pense qu'elle a le toupet de se dire plus jeune que moi ! fit Mme X... Elle a juste dix ans de plus.

— Vous en êtes sûre ?

— Autant qu'on peut l'être ; j'ai assisté à sa naissance !...

Petit dialogue entendu au café :

— Monsieur, vous avez un air insolent qui ne me plaît pas !

— On n'est pas maître de l'air qu'on peut avoir...

— Si fait, monsieur !

— Alors, pourquoi avez-vous l'air si bête ?

L'autre jour, dans un chef-lieu d'arrondissement, le président du tribunal interrompait un avocat prolix :

— M^e D..., je vous en prie, l'affaire est des plus simples, soyez bref.

Alors M^e D..., montrant son adversaire, prononce ces quelques mots :

— Lui tort, moi raison, vous bon juge !

Et il se rassit.

La comédie dans la salle de spectacle !

Un spectateur des premières à son voisin :

— Voyez donc à l'orchestre, quel nombre effrayant de chauves ; un vrai tas de cailloux.

— Nous revenons à l'âge de pierre !

La comédie dans les coulisses !

Mlle Gredinette, une étoile de troisième grandeur, a amené son fils, charmant bébé âgé de trois ans, au foyer des artistes. Mais l'enfant a eu envie de dormir au bout de dix minutes, et il a fallu l'envoyer se coucher. Une bonne camarade, qui ne paraît qu'au troisième acte, entre dans le foyer, on lui raconte la visite du petit.

— Ah ! dit-elle, j'aurais bien voulu le voir. Comment est-il ?

— Peuh ! rien d'extraordinaire, comme tout le monde.

— Alors, il ressemble à son père.

ZAG.

Le Gérant : BILLAMBOIS.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et Co.